



Sélection d'extraits littéraires

# MA PROCHE BANLIEUE | éclats de voix



Dans le cadre de l'exposition de photographies de Patrick Zachmann *Ma proche banlieue* en partenariat avec Magnum Photos et avec le soutien de Fondation BNP Paribas.

Du 26 mai au 11 octobre 2009 à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration.

# Émeutes 2005

## illustration de la séquence « Vu d'ailleurs » de l'exposition

### **Territoire d'outre-ville** | Mounsi

Stock, 1995, 132 p. (ouvrage épuisé)

*A la fois essai et récit, Territoire d'outre-ville retrace l'itinéraire qui mène le fils d'un OS mutique d'épuisement d'une rage de vivre prenant les formes les plus extrêmes à la rencontre de l'écriture. (www.mounsi.com)*

- La France de l'immigration de mon père n'a pas changé de nature avec ses fils, mais de degré. Cette société les tient douloureusement à distance, sur sa périphérie, faisant d'eux des enfants auxquels on dit sévèrement, devant des objets convoités, qu'ils ne peuvent les toucher qu'avec les yeux. Tout se passe comme s'ils n'avaient droit de ne rien prendre puisqu'ils n'auraient rien à donner. Qu'ils sont hors société, donc hors sens.

Pourtant, les fils de l'immigration sont inscrits dans le bitume de la ville. Ils sont la sécrétion la plus intime de ses pierres, les enfants de la prophétie. Ils ajoutent de l'histoire à la géographie et de la géographie à l'histoire. De toute façon, il est clair que c'est la réalité sous toutes ses faces qui s'exprime en banlieue. Elle dit quelque chose dans son langage, qui est un langage de l'action. Un coup de fusil, plusieurs coups de fusil, un corps qui s'écroule, une voiture qui brûle, un car de police qui s'arrête, plusieurs personnes qui crient... Tous ces signes disent, hurlent qu'il se passe quelque chose.

(pp. 109-110)

- Les cités sont le tabernacle d'innombrables jeunesse. Le lieu de leur disparition, de leur résurrection ? On ne sait pas au juste. Les jeunes se révoltent de plus en plus jeunes : ce sont maintenant des gamins de huit à quinze ans qui se manifestent. Dans les familles, j'ai eu l'impression que tout était lié. Quand on tirait sur la branche, c'est tout l'arbre généalogique qui venait avec le père, la mère, les fils, les filles, les petits et toutes les racines. (pp. 90-91)

*Mounsi est né en 1951 en Kabylie. A sept ans, il a rejoint son père ouvrier en France, puis a grandi rue de la Folie à Nanterre. Il est écrivain et auteur-compositeur-interprète. Ayant connu les drames d'un certain nombre de jeunes des cités (délinquance, drogue...), il a été emprisonné dans une maison de redressement pour vol, au sein de laquelle il a découvert la poésie de François Villon, rencontre qui l'a conduit à la littérature, l'écriture et la renaissance.*

### **Du plomb dans le crâne** | Insa Sané

Sarbacane, collection Exprim', 232 p.

*Novembre 2005. Sarcelles et Villiers-le Bel. Alassane enfreint les consignes maternelles et sort dans la rue, déterminé à en découdre avec le destin et à faire flamber la banlieue. Son chemin croise celui de Prince, caïd et trafiquant, connu des services de police... (Livres jeunes aujourd'hui, avril 2008)*

- 5 novembre 2005, 20h47, Sarcelles  
ALASSANE

[...] Les jeunes entraient en scène. Esquivant soigneusement les lanternes en sentinelle, leurs ombres serpentaient sous un ciel en strass. Les immeubles, géants de ciment aux têtes couronnées d'antennes, regardaient de haut ces créatures suspectes qui couraient à leurs pieds. Dans le lointain de cette jungle urbaine, les sirènes de Darwin retentissaient en chacun de ces petits êtres comme des rugissements fauves. Les lianes des troncs électriques faisaient figure de cordes de potence. Tous coupables ! La vie est coupable. Prédateur ou gibier, qui peut naître vierge dans une forêt de béton, sauvage comme une économie aux abois ? Le souffle court, le corps crispé, aux aguets, les jeunes, pétrifiés dans des postures

de statues antiques, avaient cessé leur course. Au milieu de la fourmilière, leurs silhouettes projetées contre le mur prenaient – enfin – des allures de guerriers titanesques. Des nuages de fumée mystique s'élevaient d'entre leurs lèvres et dansaient au-dessus de leurs crânes. Droits comme des cheminées, ils attendaient, alignés au pied de la colonne abrupte. Parce qu'ils n'étaient que des petits bouts d'hommes, ils voulaient s'attaquer à quelque chose d'immense.

La forteresse assiégée, le gymnase Saint-Exupéry de Sarcelles, était à présent à portée de tir. Alassane et les autres contemplèrent le sanctuaire. Ces remparts imprenables retenaient captif le souvenir des temps où ils s'amusaient naïvement de la vie, capes de petits princes ondulant autour de leurs échine fragiles. Les rires stridents des chérubins qu'ils avaient été résonnaient encore aux quatre coins de l'enceinte. Les donjons de cette bastille moderne enfermaient jeux juvéniles, preuves d'amitié scellées dans le sang, innocentes illusions, bousculades héroïques, combats sans lendemain, cris insensés de joie des printemps de la vie. À présent, ils étaient grands, mais on les traitait toujours comme des enfants ! Alors que faire, sinon immoler le souvenir des temps espiègles ? Dans un monde qui n'entend pas les petits, cesser d'être jeune – ils l'avaient compris - était crucial. Vitement, ils voulaient voler vers le soleil, quitte à se brûler les ailes. Parce qu'ils devaient s'affranchir de leur enfance, il fallait que les murs tombent.

Alassane, le premier, enflamma la mèche. Ses compagnons d'armes l'imitèrent. Les projectiles au-dessus de leurs têtes ressemblaient à des torches éclairant un nouveau monde. Dans un fracas de verre brisé, un déluge de feu s'abattit à l'intérieur de l'édifice. Instant magique, le bâtiment brilla comme un soleil. D'abord, les flammes léchèrent presque timidement les parois de la citadelle, puis les tendres baisers se changèrent en ébats infernaux ! Le feu carnassier dévora l'édifice qui, dans la nuit, se mua en un grand buisson ardent. À la manière d'un peloton d'exécution, les jeunes restaient muets. La politique de la terre brûlée réclamait son lot de sacrifices. Dans leur quête nocturne, ils réalisèrent soudain qu'ils venaient de bâtir un phare. Cela les rendait heureux. Ils étaient nés dans une cité orgueilleuse qui ne voyait que l'épiderme des problèmes. Parce qu'ils s'étaient trop longtemps égarés dans le désert de leur société en crise, ils se mirent à danser autour de leur veau d'or.

Oui, ils dansaient, hurlant et chantant. Oui, ils criaient, ivres de haine à l'encontre de l'existence machinale à laquelle on voulait les contraindre. Ils étaient comme fous, avaient-ils perdu la raison ?  
(pp. 98-101)

■ 5 novembre 2005, 5h48, Villiers-le-Bel  
SONNY

[...] Les sirènes d'une horde de voitures de police hurlèrent dans la nuit noire. Les émeutes. Oui, c'était ça. Il y avait des gens qui partageaient les mêmes frustrations, les mêmes angoisses, la même détresse que lui. Si Sonny flippait de l'obscurité, eux avaient peur de l'avenir. Si Sonny avait été élevé sans amour, eux avaient grandi sans la considération des autres. Si Sonny ne faisait que des mauvais rêves, leur vie à eux n'était sans doute qu'un cauchemar. Il songea soudain qu'il n'était peut-être plus seul, que peut-être il ne l'avait jamais été. Des milliers de visages anonymes aux traits identiques aux siens : la face meurtrie du méprisé, le regard perdu du solitaire, le cri du désespéré. Ils n'étaient pas ses frères de sang, ils étaient lui, Sonny.

Ah ! S'il pouvait, comme eux, laisser éclater sa colère ! Comme ce serait bon de déféquer toute cette merde qui pesait dans ses intestins ! Les émeutiers, eux, avaient réussi. Ils montraient au monde qu'ils n'étaient pas que des reflets, des ombres, des statistiques ou des résidus de probabilité nés d'un accident, une sordide histoire de sexe qui les aurait jetés ici-bas, sous de vagues allures d'hommes. Ils crachaient au monde toute la haine enfouie en eux depuis le berceau. Ils brûlaient tout, sans conscience, sans remords, sans calculer. Ils laissaient s'exprimer tout ce qu'ils renfermaient de dément et d'excessif. (pp. 186-187)

*Slameur, rappeur, écrivain et comédien, Insa Sané, d'origine sénégalaise, écrit Du plomb dans le crâne en 2008. C'est aussi le titre de son premier album solo, enregistré avec le Soul Slam Band. L'auteur a invité quelques slameurs à lire et mettre en musique des extraits du roman sur le site de la collection : [www.exprim-forum.com](http://www.exprim-forum.com)*

### **Couvre-feu** | Kamel, 15 ans, « racaille »

Le Grand Souffle, collection Cri urgent, 2006, 34 p.

*Les banlieues ont brûlé. La plupart des casseurs avaient à peine quinze ans : des enfants. Que des enfants en viennent à détruire leurs propres cités, ces zones d'un autre monde devenues presque invivables, cela va au-delà d'une question politique, sociale ou morale. Ici, aucune réponse ne suffit.*

*A travers la révolte et le désespoir d'une jeunesse, c'est le fait même de la souffrance, de la violence en nous qui apparaît. Cela, d'abord, est à entendre. Ecoutez la tristesse de Kamel, son cri en tous les autres, qu'il a voulu pousser, parfois comme une chanson. (Présentation de l'éditeur)*

■ On devrait foutre un bon coup dans tout ce foutu système qui considère que si le pays se porte mal c'est parce qu'il y a des immigrés alors qu'ils se gênent pas ces culs serrés à se foutre de l'oseille plein les poches bande d'enfoirés et après ils te font des discours sur l'intégration mais de quoi ils parlent je suis né ici moi ! est-ce qu'on pense à les intégrer les mecs du 16e !

Moi je dirai que c'est plutôt le moment de désintégrer tout ça ma parole ça me rend ouf !

*mais qu'est-ce*

*mais qu'est-ce*

*mais qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu. (p. 24)*

*Kamel, tout comme Guersande ou d'autres témoins anonymes, ont adressé leur « cri urgent » à la maison d'édition Le Grand Souffle. La création d'une collection s'est alors imposée, ouvrant « un espace concret pour apprendre à crier », « sans défoulement ni provocation gratuite, dans un contact conscient avec l'éprouvé d'une situation intenable. »*

## **Sangatte**

### **illustration de la séquence «No man's land» de l'exposition**

#### **A l'abri de rien** | Olivier Adam

L'Olivier, 2007, 218 p.

*Depuis la fermeture du centre de Sangatte en 2002, les réfugiés continuent d'affluer. Ils errent dans les villes avoisinantes, s'éparpillent sur le port de Calais ou le littoral, se cachent dans les bois, cherchant des espaces en marge où subsister, prêts à tout pour passer en Angleterre. Marie, la narratrice, traverse un jour la ville avec son fils et tombe sur ce "foutu cortège de cauchemar, de misère et d'exil".*

■ On est passés près du Monoprix. Devant, il y avait tous ces types que je n'osais jamais regarder, ils avaient l'air sale et crevé, ils étaient si maigres sous leurs habits déchirés. Tout le monde les appelait les Kosovars, mais c'étaient surtout des Irakiens, des Iraniens, des Afghans, des Pakistanais, des Soudanais, des Kurdes. Certains étaient assis sur des cartons, les autres restaient debout par grappes, discutaient en attendant quoi? Devant la mairie se dressait une tente immense, on l'avait installée à la fermeture du camp. Je n'ai jamais compris pourquoi ils l'avaient fermé, ce camp. Les choses n'avaient fait qu'empirer. Ils étaient toujours aussi nombreux, ils cherchaient toujours le moyen de passer en Angleterre, seulement maintenant ils étaient vraiment à la rue, livrés à eux-mêmes. Le midi, le soir, on les voyait faire la queue en rang deux par deux pour du pain ou une soupe chaude, ils mangeaient ça à l'intérieur, assis sur des bancs d'école à l'abri de la toile, ou bien debout dehors, dans la rue ou sur les pelouses du parc. La nuit ils dormaient on ne savait trop où, où ils pouvaient, dans la forêt les sous-bois, dans les gares, les blockaus des halls d'immeuble les hangars, les entrepôts les chalets de plage. Quand ils n'y tenaient plus, ils finissaient par se glisser sous un camion, dans un bateau ou sous un train, souvent c'étaient les plus jeunes qui tentaient leur chance. La plupart on ramenait leurs corps déchiquetés dans

des linceuls. Les autres se faisaient prendre, on les envoyait à Paris ou ailleurs, dans des centres, trois jours plus tard ils étaient de retour et attendaient le moment de retenter leur chance. (pp. 23-24)

- Dans mon dos, ça s'est mis à gueuler. Des hommes, aussi des chiens. Je suis sortie de l'eau et près des chalets, des lumières bougeaient dans tous les sens, éclairaient le sable, le bois des parois, et des visages tordus. J'ai senti que je tremblais, j'ignorais si c'était de peur ou de froid. J'ai fait quelques pas et je les ai vus, des types en uniforme et leurs chiens lâchés, des armes luisantes à leurs ceintures, astiquées. Dans le crépitement des talkies ils hurlaient et s'agitaient, braquaient leurs lampes sur trois réfugiés hagards, serrés comme des gosses à l'intérieur. De leurs mains ceux-là tentaient de se protéger le visage, sur le moment j'ai cru que c'étaient des lampes qui les aveuglaient. À coups de poing de crosse de matraques, les flics les ont sortis de là, et les chiens se sont jetés sur leurs mollets. Ils les ont traînés par les bras, les pieds, les cheveux. J'ai vu leurs dos et leurs ventres frotter contre le bois. Et le bruit sourd des coups sur leurs corps, le raclement de leurs os sur le plancher, le choc de leurs crânes sur les marches j'entends tout encore, il suffit que je ferme les yeux et je revois tout, je me tenais là pétrifiée effarée les yeux écarquillés et la bouche ouverte. J'ai dû laisser échapper un cri. Un des flics s'est retourné et m'a collé sa torche dans les yeux.

Qu'est-ce que tu fais là, toi ? il a gueulé. T'as rien à faire ici... Allez casse-toi poufiasse...

Puis il s'est remis à cogner comme si je n'étais pas là. Je suis restée les bras ballants, j'étais complètement impuissante et dépassée, mes yeux me brûlaient à cause du gaz, la pluie me faisait un manteau glacé mais je n'étais plus en état de rien sentir, je ne me rendais plus compte de rien. Ils les ont embarqués, leur ont mis les menottes et les ont fait monter dans leur fourgon. L'engin a démarré en trombe avant de disparaître dans la nuit. Il n'y avait plus rien, aucune trace. Il restait juste le chalet éventré, une couverture trois cannettes deux sacs plastique. (pp. 28-29)

*C'est en animant des ateliers d'écriture dans un lycée professionnel de Calais, entre 2002 et 2005, que le romancier et scénariste Olivier Adam (né en 1974) rencontre l'atmosphère particulière de cette ville portuaire marquée par la précarité et les rêves d'ailleurs : une cité de transit où errent les sans-papiers, avant et après Sangatte. Dans À l'abri de rien, paru en 2005, il rend compte de cette réalité à travers l'expérience de Marie, qui délaisse mari et enfants pour s'occuper des clandestins.*

## Paysages de la banalité

### **La Pluie d'été** | Marguerite Duras

Gallimard, collection Folio, 1994, 149 p.

*Le père vient d'Italie, la mère, du Caucase peut-être, les enfants sont tous nés à Vitry. Entre Ernesto et Jeanne sa sœur, dans un monde banlieusard marqué par le manque et le vide, un amour incestueux se noue, puis c'est la fin de l'enfance, avant la pluie d'été...*

- La ville blanche descendait par paliers sur les flancs des coteaux jusqu'à cette autoroute épouvantable qui bordait le fleuve. Après l'autoroute, avant le fleuve, il y avait la nouvelle ville de Vitry qui n'avait rien à voir avec Vitry-ici. Vitry-ici c'étaient des petites maisons. Et la ville neuve ce n'était que buildings. Mais les enfants, ce qu'ils savaient surtout c'était qu'en bas de leur ville il y avait l'autoroute et aussi les trains. Qu'après les trains il y avait le fleuve. Que les trains longeaient le fleuve et que l'autoroute longeait le chemin des trains. Et que comme ça, s'il y avait eu une inondation, l'autoroute aurait fait un fleuve de plus.

Les trains, disait Ernesto, ils passaient à quatre cents à l'heure. Avec l'écho du creux de l'autoroute, le bruit était terrible, le cœur en était écrabouillé et la tête ne pensait plus.

C'était vrai. On aurait dit que l'autoroute était le lit du fleuve. Le fleuve c'était la Seine. L'autoroute était plus basse que la Seine. C'est pour ça que le rêve des enfants de la voir inondée, même une seule fois, n'était pas sans fondement. Mais ça ne s'était jamais produit.

Elle était en ciment, cette autoroute, et le ciment maintenant était recouvert de mousse noire. Il avait craqué en beaucoup d'endroits, ça faisait des trous très profonds et dans ces trous, de l'herbe et des plantes repoussaient encore avec un acharnement dégoûtant. Mais après vingt ans elles étaient devenues de l'herbe et des plantes de ciment, noires et suintantes. (pp. 41-42)

*Marguerite Duras est née le 4 avril 1914 près de Saïgon en Indochine et décédée le 3 mars 1996 à Paris. Dans son œuvre considérable, elle renouvelle le genre romanesque et bouscule les conventions théâtrales et cinématographiques comme dialoguiste, scénariste et réalisatrice.*

### **Le thé au harem d'Archi Ahmed | Mehdi Charef**

Mercure de France, 1983, 205 p.

*Dans le béton des HLM, Madjid, un jeune homme de 18 ans, nous entraîne en compagnie de ses potes à la lisière de Paris dans les cités de transit, lieux ignorés ou occultés. Le récit est largement autobiographique et l'éditeur rappelle dans le "prière d'insérer" que Mehdi Charef a lui-même connu la dérive et la prison avant de "s'assagir". (Tahar Djaout in Notre Librairie n° 103, p. 37).*

- En traversant l'allée, Madjid remonte la fermeture Éclair de son blouson, c'est qu'il fait bien frais et même froid. Il allume une cigarette et quitte l'allée des Azalées, celle de son bâtiment, pour rejoindre celle des Acacias. Toutes les allées ici portent des noms de fleurs. La Cité des Fleurs, que ça s'appelle !!!

Du béton, des bagnoles en long, en large, en travers, de l'urine et des crottes de chien. Des bâtiments hauts, longs, sans cœur ni âme. Sans joie ni rires, que des plaintes, que du malheur.

Une cité immense entre Colombes, Asnières, Gennevilliers et l'autoroute de Pontoise et les usines et les flics. Le terrain de jeux, minuscule, ils l'ont grillagé !

Les fleurs ! les fleurs !...

Et sur les murs de béton, des graffiti, des slogans, des appels de détresse, des S.O.S en forme de poing levé. (pp. 21-22)

- À l'époque, Madjid et ses parents habitaient le bidonville de Nanterre, rue de la Folie, le plus grand, le plus cruel des bidonvilles de toute la banlieue parisienne. Des vraies favelas brésiliennes, le soleil en moins, sans la musique endiablée pour crier au secours.

Quand il avait fait venir sa femme et son gosse d'Algérie, le père de Madjid ne leur avait pas dit dans ses lettres qu'ils logeraient dans des baraques enfumées et froides. Au vu de ce que c'était, Malika en pleurs de misère et Madjid se demanda si c'était pas une blague. Au pays, on ne mangeait pas à sa faim, d'accord, mais on avait une petite maison en pierre, en chaume, un abri propre. Un ventre creux, ça peut se cacher, mais un taudis, tout le monde le voit. Et la dignité, alors ! Malika regrettait son voyage, serrant son petit dans ses bras. Le père disait :

Ils vont nous reloger convenablement, je suis allé à la mairie !

Des mois, des années passèrent sur le qui-vive, à surveiller le feu.

Il y avait une alerte par semaine, dans ce bidonville. Parfois des feux grandioses et qui duraient des heures. On allait se recoucher au petit matin, quand les pompiers commençaient à bâiller.

Madjid avait sept ans quand, par un matin de novembre, sa maman et lui s'étaient retrouvés sur le quai de la gare d'Austerlitz. Son père devait être là, il n'y était pas. Ils l'attendirent, errant dans la gare, à l'heure de la première presse et du café-crème. Malika avait gardé son voile, perdue entre deux civilisations. Elle fut la curiosité des banlieusards qui allaient pointer au bureau. Elle n'avait jamais

quitté son village de l'Est algérien et, d'un seul coup, la voilà d'un seul bond de l'autre côté de la Méditerranée. Tout est grand et démesuré. « Le progrès », qu'elle se dit sous son voile. Son haïk, elle l'avait acheté exprès pour le voyage. C'est son costume de première, et elle découvre qu'ici les femmes n'en portent pas. Dur pour elle ! Enfin, le papa arrive. Madjid ne le reconnaît pas, il était trop jeune quand son père avait émigré. Il se laisse embrasser par le monsieur coiffé d'une chéchia, puisque Malika lui dit que c'est son papa.

Puis le taxi, puis les bidonvilles.

Et des mômes, le même Madjid en cherche et en trouve tout autour !

Ne te perds pas, lui disait Malika quand il sortait.

Les enfants arabes le surprennent, ils parlent tous le français, dis donc ! Puis ils s'en fichent, les gosses, du bidonville, des décharges d'ordures, de la boue. Il y a même des Blancs, des Bernardo, des Fernando, des Miguel, qui s'amuse avec des cadavres de bagnoles.

Et le terrain de foot ! Il est au bord de la route, rue de la Folie. Les buts sont des grands tonneaux remplis de cailloux. Fait pas chaud, quand même, ici. Le petit a les joues qui prennent des couleurs et les lèvres qui gercent. Personne ne fait attention à lui. Il se promène dans le village, un vrai labyrinthe mais organisé, avec un boucher, un épicier, un café-bar, un restaurant, même un coiffeur.

Les enfants jouent avec une petite graine d'insouciance dans la misère, dans la boue, sous la fumée dense et épaisse que crachent les cheminées. Ils se débrouillent toujours, les gosses, pour s'amuser, même sur un champ de mines...

Madjid fut inscrit à l'école. Les copains du bidonville, il les reconnut à leurs godasses sales. La boue. C'était pas la peine de cirer ses pompes là-bas, ou alors il fallait être drôlement acrobate ! Dès qu'on avait fait deux pas, on était marqué. (pp. 113-115)

*Ecrivain, mais aussi réalisateur de cinéma et auteur de théâtre français, Mehdi Charef est né le 21 octobre 1952 à Maghnia en Algérie. Il quitte l'Algérie pour la France à l'âge de dix ans. Cités de transit et bidonvilles de la région parisienne accueillent sa famille d'ouvriers. Mehdi suit une formation de mécanicien et travaille à l'usine de 1970 à 1983 au poste d'affûteur. Son premier film sera une adaptation de son roman Le Thé au harem d'Archi Ahmed. Son second long-métrage, Miss Mona, traite également de l'immigration.*

### **Les passagers du Roissy-Express | François Maspéro, photographies d'Anaïk Frantz**

Seuil, 1990, 328 p. (ouvrage épuisé)

*En 1989, l'éditeur François Maspéro et la photographe Anaïk Frantz décident d'un voyage qui laisse leur entourage perplexe : « faire la ligne B du RER », s'arrêter à chaque station de banlieue pour y découvrir les lieux et les gens.*

- Ils découvrirent que beaucoup de Parisiens voyaient les banlieues comme un magma informe, un désert de dix millions d'habitants, une suite de constructions grises indifférenciées ; un purgatoire circulaire, avec au centre Paris-Paradis. Les banlieues étaient quelque chose qui se trouvait « tout autour ». Un terrain vague. Un terrain pour vague à l'âme. Un paysage livré en vrac, un peu déglingué, en perpétuelle recomposition. À remodeler. Ils apprirent aussi qu'il y avait plein de gens qui ne s'occupaient que de ça, du remodelage des banlieues, qu'il existait même un Observatoire des banlieues du Centre de création industrielle, à Beaubourg, et ils se sentirent bien petits.

Mais eux-mêmes, qui étaient tous les deux parisiens et qui, comme tels, avaient vécu depuis des années la lente transformation de leur quartier vivant en quartier vitrine, en quartier-musée, elle à Montparnasse, lui à Saint-Paul près de la rue Saint-Antoine, ils avaient vu partir tout un peuple d'artisans, d'employés, de petits commerçants : tout ce qui faisait une rue de Paris. Ils s'étaient accrochés, mais ils avaient vu disparaître, chassés par la rénovation, la hausse des loyers, la vente des appartements, les modestes, les vieux, les jeunes couples et donc les enfants. Pour où ? Pour la périphérie. Pour les banlieues, Paris était devenu une grande surface du commerce et un Disneyland de la culture. Où était passée la vie ? En banlieue. Le « tout autour » ne pouvait donc pas être un terrain vague, mais un terrain plein : plein de monde et de vie. Le vrai monde et la vraie vie. Le seul vague à

l'âme qu'ils connaissaient, c'était celui qu'ils voyaient, qu'ils sentaient à tous les détours de leur ville. Et si le centre s'était vidé, s'il n'était plus qu'un centre bidon, cela ne voulait-il pas dire que le vrai centre était désormais « tout autour » ?

Donc : il serait temps d'aller voir où est la vraie vie.

C'était probablement cela qu'ils avaient derrière la tête.

Ils furent surpris et contents d'entendre d'autres amis qui vivaient dans les banlieues, soit qu'ils y aient été exilés, soit que, pour les plus jeunes, ils y soient nés, les prendre très au sérieux : « Vous allez en voir des paysages, des choses, des gens différents. Vous verrez : en un kilomètre, on passe d'un monde à l'autre. » (pp. 24-25)

- Il faut toujours le répéter, cet espace-là n'a rien de géographique. C'est une juxtaposition de morcellements horizontaux et verticaux, impossible à appréhender d'un regard : entre les talus artificiels où circulent, dessus, dessous, les voies de raccordement opérant parfois de longs virages à bien plus de 180°, presque circulaires –un coup à gauche, un coup à droite, et on retrouve tout le temps le soleil là où on ne l'attendait pas, un coup derrière et le coup suivant encore derrière-, entre les bâtiments qui se dressent çà et là, bouchant les perspectives, cubes, tours, peu identifiables, presque anonymes, inutilisables en tout cas, à première vue, comme repères auxquels on puisse se fier, et les pistes qui vous passent sur la tête, la voie du chemin de fer, les autoroutes que l'on coupe et recoupe, les ponts et les tunnels, et tous ces véhicules qui filent, se doublent, se mélangent et se séparent, gardez-vous à gauche, gardez-vous à droite, et jamais un piéton qui donnerait à tout cela son échelle, non ce n'est pas un espace, ce sont, merci Pérec, des espèces d'espaces, des morceaux d'espace mal collés, avec toujours cette impression qu'il manque une pièce du puzzle pour que cela prenne, reprenne un sens. Mais qui vous demande de donner du sens à tout cela qui n'est fait que pour être traversé ? Et vite. En voiture. Quitte à s'y perdre et à tourner, tourner, tourner. Espaces provisoires. (p.30)

- Ils suivirent des écoliers qui empruntent un sentier derrière une clôture rouillée (Entrée interdite, chien méchant), et les voici sur un chemin de terre remuée, ce qui fut une butte naturelle et ce qui provient de l'excavation pratiquée pour faire passer le RER. C'est probablement la dernière année que ce champ est cultivé, et c'est le dernier champ de la dernière ferme de Sevran. Paris est à onze kilomètres à vol d'oiseau.

Auparavant, ils ont traversé le terrain de sport désert, où tout ce qui émerge un peu du sol est barbouillé de tags (mais la cendrée est impeccable et les lignes blanchies de frais), longé des écoles, croisé deux jeunes métisses avec des raquettes de tennis. Ils ont laissé sur leur gauche des petits immeubles coquets de deux ou trois étages, des pavillons de parpaing tout neufs imbriqués les uns dans les autres avec des cours-jardins minuscules et chacun son garage :

#### LE QUARTIER DE LA ROSERAIE PREND FORME. 67 LOGEMENTS AVEC ACCESSION À LA PROPRIÉTÉ

Il y avait vraiment des roses. Un parasol dans un jardinet. Et d'une fenêtre s'échappait un air argentin de bandonéon. (p. 96)

### **La noce des fous | Mounsi**

L'Aube poche, n°53, 2003, 244 p.

*Voici l'histoire d'un enfant du périphérique et de la misère à qui le monde, dans une de ses coupables négligences, a oublié de cacher les oiseaux, la mer et les livres. Coupante comme une lame, belle comme une fugue, La noce des fous, première oeuvre en prose d'un poète confirmé, est surtout une superbe fête du sens et du langage. (Présentation de l'éditeur)*

- L'ancienne, la même, celle de toujours, la mouvante banlieue noire autour de la ceinture rouge et tout ce qui a précédé son histoire. Les lotissements à perte de vue, déjà construits sur un sol imbibé d'eau, dans un paysage de cheminées d'usines répandant des miasmes délétères autour d'elles. Au point que, l'hiver, la neige elle-même tombait du ciel maculée de suie. Et toute la région se couvrait de croûtes



pisseuses et rouillées. Boue, pluie, poussier, giclures de goudron, arbres rabougris au ras du sol. Le grand vent bousculait des nuées de détritiques qui croupissaient au bord des maisonnettes en mâchefer, en aggloméré, en parpaing. C'est alors que l'on pouvait voir, fuyant sous les averses, les silhouettes des pauvres gens ou des bandes d'enfants errer sur les chemins dépaillés à la recherche d'un morceau de pain et farfouiller dans les poubelles. Mais tout cela est oublié, comme les rôdeurs de naguère.

Aujourd'hui, dans ces blocs d'immeubles en brique rouge, venus des quatre coins du monde pour chercher un havre d'espoir, maints émigrants se pressent. De la rue en contrebas montent les braillements et les cris perçants de leurs enfants qui s'amusent. La plupart des étrangers qui s'établissent là finissent pas prendre racine. Ils travaillent dur pour nourrir leur famille. Sur les ciels bas, traînent des fumées qui emplissent l'espace des flots épais, grisâtres, que le vent emporte ou ramène. Là-bas, aux contours de la terre ferme et du paysage désolé, sur ces confins extrêmes et nus à la vie si vulnérable, il n'y a pas d'illusions possibles sur les émanations harmonieuses de l'au-delà.  
(pp. 16-17)

*Retrouvez la biographie de Mounsi p. 2*

### **Qu'Allah bénisse la France | Abd al Malik**

Albin Michel, 2004, 206 p.

*Au cours de l'été 1981, le jeune congolais Régis -nom chrétien d'Abd avant sa conversion à l'Islam et futur rappeur du groupe N.A.P.- arrive dans la banlieue sud de Strasbourg avec sa famille. Le quartier s'appelle le Neuhoff et regroupe une population multiculturelle de 20 000 habitants.*

- Le quartier « difficile » - comme dit l'euphémisme - du Neuhof a la taille d'une ville : il s'étend sur 246 hectares sur lesquels vit une mosaïque multiculturelle de plus de 20 000 habitants. Ses vastes espaces verts et le village auquel il est couplé ont moins fait sa réputation que son conglomérat de cités H.L.M. Certains habitants aiment à lire dans ce sigle l'abréviation de « Haut les mains ! » du fait d'une insécurité réelle ou fantasmée, d'un taux de chômage et d'un nombre d'érémistes de loin supérieur à la moyenne nationale, d'un sinistre record, annuellement réitéré, de voitures brûlées à la Saint-Sylvestre, et de la délinquance notoire d'une certaine frange, bien entendu minoritaire mais très active, de sa population. Son réseau associatif est également l'un des plus denses de la région.

Nous étions presque tous hébergés dans des logements sociaux regroupés en tours et en barres interminables dont on rénovait perpétuellement la façade. Je dis « presque tous » parce que la ville avait alloué à des Gitans sédentarisés le Polygone, fatras improbable de baraquements délabrés. Déjà à cette époque, on pouvait assister régulièrement à des courses-poursuites où le rugissement des moteurs et les crissements de pneus des voitures volées se mêlaient aux sirènes de police. Déjà les hymnes funky de Mickael Jackson, Barry White, Kool & The Gang, Earth, Wind & Fire ou Zapp que crachaient les enceintes posées sur le rebord des fenêtres servaient de fond sonore à la vie du quartier à toute heure du jour et de la nuit. Au Neuhof, la notion de tapage nocturne n'avait pas cours et la vie, quoi qu'il s'en dise à l'extérieur, n'était ni triste ni uniforme. (pp. 14-15)

*Qu'Allah bénisse la France, écrit en 2004, est un témoignage de l'auteur sur sa jeunesse. Né en 1975, il y raconte ses jeunes années à Strasbourg : après un passage par la délinquance, il se convertit à l'Islam, découvre la musique et fonde le groupe NAP. Actuellement, il poursuit sa carrière en solo, chantant la France de toutes les couleurs et militant pour le vivre-ensemble.*

# Portraits de familles

## **La Pluie d'été** | Marguerite Duras

Gallimard, collection Folio, 1994, 149 p.

Retrouvez le résumé de *La pluie d'été* et la biographie de Marguerite Duras pp. 5-6

- Les parents, c'étaient des étrangers qui étaient arrivés à Vitry, depuis près de vingt ans, plus de vingt ans peut-être. Ils s'étaient connus là, mariés là, à Vitry. De cartes de séjour en cartes de séjour, ils étaient encore là à titre provisoire. Depuis, oui, très longtemps. Ils étaient des chômeurs, ces gens. Personne n'avait jamais voulu les employer, parce qu'ils connaissaient mal leurs propres origines et qu'ils n'avaient pas de spécialité. Eux, ils n'avaient jamais insisté. C'est à Vitry aussi que leurs enfants étaient nés, y compris l'aîné qui était mort. Grâce à ces enfants ils avaient été logés. Dès le deuxième on leur avait attribué une maison dont on avait arrêté la destruction, en attendant de les loger dans un H.L.M.. Mais ce H.L.M. n'avait jamais été construit et ils étaient restés dans cette maison, deux pièces, chambre et cuisine, jusqu'à ce que – un enfant arrivant chaque année – la commune ait fait construire un dortoir en matériau léger séparé de la cuisine par un couloir. Dans ce couloir dormaient Jeanne et Ernesto, les aînés des sept enfants. Dans le dortoir les cinq autres. Le Secours catholique avait fait don de poêles à mazout en bon état . (p. 11)

## **Fatima ou les Algériennes au square** | Leïla Sebbar

Gallimard, collection Folio, 1994, 149 p. (ouvrage épuisé)

*Des Algériennes de l'immigration se retrouvent au square. Fatima et ses amies de la Courneuve. Elles bavardent. Une petite fille les écoute, Dalila, la fille de Fatima, collée au flanc rond de sa mère, curieuse de cette parole féminine, maternelle, algérienne, propre à des femmes déportées de leur village natal, illettrées mais vives et perspicaces. (Présentation de l'éditeur)*

- Lorsqu'ils étaient arrivés à La Courneuve ils avaient d'abord défait le tapis – la voiture était pleine partout où c'était possible, dedans, dehors, en haut : si on avait pu la charger sur les côtés on l'aurait fait – les garçons l'avaient transporté avec précaution jusqu'à l'appartement au troisième étage. Il était lourd, l'ascenseur était en panne comme souvent dans la cité. Quand on l'avait déplié les petits s'étaient roulés dessus ; la mère l'avait touché pour en apprécier l'épaisseur ; les garçons l'admiraient ; le père déchargeait la Simca ; il ne l'avait vu que plus tard au moment de s'asseoir dans la salle à manger pour se reposer. Il avait d'instinct enlevé ses chaussures pour poser les pieds sur le tapis et les enfants par la suite l'avaient imité, parce qu'ils le trouvaient si beau, ce tapis d'Aflou. Dalila avait vu sa mère assise sur le tapis comme les femmes arabes, un petit dans les genoux, bercé au creux des fleurs de ses robes kabyles – elle les portait seulement dans la maison où elle ne pouvait rester avec une jupe à la française parce qu'elle se sentait entravée – elle mettait de larges robes qui faisaient des plis entre les jambes lorsqu'elle s'asseyait sur le tapis, pour consoler un petit qui reniflait au creux de ses bras ronds et découverts par la large manche de la chemise. Elle l'avait soignée ainsi, lui parlant comme à un enfant ; si elle l'avait prise en travers de ses genoux comme elle le faisait si souvent avec ses frères et sœurs, elle se serait laissée aller au mouvement du corps de sa mère ; le buste qui balance, d'avant en arrière et les jambes repliées suivent la cadence : mais elle ne tiendrait pas dans son giron, alors que debout sa mère aurait pu la serrer contre ses seins libres sous le corsage- le soutien-gorge, elle l'enlevait en même temps que la jupe quand elle était chez elle pour une après-midi, une journée entière ou le soir. Sa mère s'était contentée de lui appliquer ces sortes de compresses mouillées, tièdes mais si doucement et si longtemps qu'elle avait été calmée, comme les petits bercés dans ses genoux à fleurs rouges. (pp. 15-16)

*Née d'un père algérien et d'une mère française, l'auteure a passé son enfance dans l'ancienne colonie avant d'arriver en France. Elle cherche à redonner vie au passé et rendre hommage à son père, en mêlant mémoire et imaginaire. Leïla Sebbar est l'auteur de nombreux romans, nouvelles et essais traduits en plusieurs langues. Elle a enseigné la littérature française puis s'est consacrée à l'écriture. L'histoire coloniale, l'exil, la mémoire familiale et féminine, la langue du père, sont au centre de ses récits.*

### **Le thé au harem d'Archi Ahmed** | Mehdi Charef

Mercur de France, 1983, 205 p.

*Retrouvez le résumé du Thé au harem d'Archi Ahmed et la biographie de Mehdi Charef pp. 6-7*

- Madjid est toujours dans le salon, face à la télé, quand sa mère revient. Il n'y a pas de fauteuil dans ce salon, ni de plantes, rien qui fasse luxe ou décoration. Seulement un lit contre le mur, bien recouvert d'un couvre-lit vert bouteille, que chacun des enfants veut s'approprier pour regarder la télévision.

Les chambres, il y en a quatre, sont partagées chacune par deux enfants. Sauf le petit Mehdi qui dort seul dans le lit du salon. Madjid partage sa chambre avec son père. Malika\* dort avec la plus grande des filles, Amaria, celle qui bosse tellement bien au lycée, même que Malika lui a acheté une machine à écrire à crédit pour qu'elle travaille encore mieux, au lieu de la lui louer comme auparavant. L'enfant le plus jeune est Ounissa, sept ans, et le plus âgé, Madjid, dix-huit. Toutes et tous nés en France, sauf Madjid. Tout jeunes mariés, les parents ont émigré. Ils voulaient faire des gosses qui aillent à l'école pour devenir des médecins ou des avocats, ou des maîtres d'école, comme on dit à la campagne.

Et déjà le chômage pour Madjid et le père... (p. 18)

\*mère de Madjid

- C'est l'heure du travailleur immigré, après le laitier, avant les boueux. Josette a salué deux Africains qui viennent d'arriver et qu'elle voit tous les matins. Ils sont en retard aussi. L'abri-bus agresse de ses néons les yeux tirés des lève-tôt. Josette n'est pas maquillée. Elle ne se fait une petite beauté que très rarement, le jour de la paye entre autres.

Depuis son divorce elle a tendance à se laisser aller. Son fin visage manque de couleur et d'espoir. Ses vingt-huit ans se dressent comme une belle plante bien verte et bien montée, hélas pas entretenue. Voilà l'autobus. Elle sort sa carte orange. Les deux Noirs la laissent monter la première. Elle s'installe à sa place habituelle, au fond à droite, contre la vitre.

L'autobus déchire la nuit banlieusarde, comme à la recherche d'une vérité appelant au jour les citadins. Ce sont les matins de Josette, sa vie de tous les jours, son environnement, avec ce chauffeur qui annonce chaque station, comme un garçon de café demandant une saucisse-frites. Il se retourne, le chauffeur, sur les gonzoesses qui montent.

Le bus va son petit bonhomme de chemin, rythme de croisière. La promenade du prolétaire. Josette demande l'arrêt au pont de Clichy. (pp. 44-45)

### **Qu'Allah bénisse la France** | Abd al Malik

Albin Michel, 2004, 206 p.

*Retrouvez le résumé de Qu'Allah bénisse la France et la biographie d'Abd-Al-Malik p. 8*

- Dans le quartier, nous n'étions pas nombreux à venir d'Afrique au début, mais ma mère refusa toujours de se replier sur elle-même et tissa rapidement des liens solides avec des familles maghrébines, turques, gitanes et alsaciennes, par delà les clivages communautaires. Puis arrivèrent de très nombreuses familles congolaises et surtout zairoises au sein desquelles ma mère rencontra des

compagnons de beuverie, hommes et femmes. Ce large clan africain constitué autour d'elle devint peu à peu notre famille de substitution. Ma mère avait un tempérament de leader : le teint clair et la finesse des traits de cette magnifique femme noire contrastaient avec sa haute taille et sa figure imposante qui inspiraient la crainte jusque dans le cœur des hommes. De ce fait, elle s'imposa rapidement comme la matriarche naturelle de cette communauté nostalgique et notre modeste appartement ne désemplit plus. Sur fond de rumba-rock zaïroise interprétée par Franco, Seigneur Rochereau, Tabu Ley, Papa Wemba ou encore le groupe Zaïko Langa-Langa, des matrones – qu'on appelait tantines – s'affairaient continuellement à préparer des plats traditionnels dans notre petite cuisine au bord de l'explosion. Je sens encore le fumet du ponedou (feuille de manioc) qui me chatouille les narines, ou celui du madessou (haricots blancs en sauce) accompagné de riz, de semoule ou de manioc qu'elles faisaient circuler en enjambant les cageots de Kronenbourg ou de Kanterbrau jonchant les pièces de notre modeste appartement. Dans ce petit trois-pièces rue des Eyzies, il était fréquent que mes trois frères et moi dormions dans la même chambre, sans compter les cousins et cousines de passage que nous hébergions quelquefois et qui dormaient alors dans le canapé-lit du salon.

Il n'y avait manifestement pas de place pour un bureau et c'est souvent sur notre lit superposé que je faisais mes devoirs. Cette promiscuité ne me dérangeait pas outre mesure, sauf quand j'étais malade, et j'avais alors le privilège de me réfugier dans la chambre de ma mère. Dans cette même cité du Neuhof, nous devions déménager à trois reprises, en investissant chaque fois un logement un peu plus vaste, et en augmentant ainsi notre capacité de réception. Cette fête africaine perpétuelle dans laquelle je vécus jusqu'à mon adolescence développa en moi un esprit de tribu et la particularité de parler fort sans aucune raison. Elle me laissa aussi une aversion prononcée pour l'alcool, que je garderai, je crois, pour le restant de mon existence. (pp. 19-20)

## Jardins ouvriers

**Les passagers du Roissy-Express** | François Maspéro, photographies d'Anaïk Frantz

Seuil, 1990, 328 p. (ouvrage épuisé)

*En 1989, l'éditeur François Maspéro et la photographe Anaïk Frantz décident d'un voyage qui laisse leur entourage perplexe : « faire la ligne B du RER », s'arrêter à chaque station de banlieue pour y découvrir les lieux et les gens.*

- Leur faisant face, au sud, derrière un long grillage dont les portes sont cadennassées, voici les jardins ouvriers sur les glacis du fort invisible, tapi dans la végétation.

Société des jardins ouvriers des Vertus d'Aubervilliers.

François aide un moustachu à transporter un sarcloir à moteur, tout neuf et très lourd. Le moustachu porte un chapeau à large bord qui le fait surnommer par un collègue qui passe « le Mexicain », sur un visage hirsute et des yeux cerclés de petites lunettes de fer, mi-faune, mi-intellectuel bucolique, grand, un short gris et un maillot de corps. Il habite à deux pas, dans les Courtillières. Il est à la retraite : « Il faut bien faire quelque chose, pour ne pas aller dessous. » Ah, s'il avait un pavillon. Le jardin, il vient juste de l'obtenir : il a essayé de le défricher à la bêche, impossible ; il était pourtant forgeron de la ville, eh bien c'est la première fois de sa vie qu'il a des ampoules. Il est allé louer le sarcloir, 200 francs la journée, mais il est déjà en panne, alors.

Ils trouvent un portillon ouvert ; dessus, un écriteau annonce des plants de tomates à vendre. Le portillon donne sur une sente qui file tout droit vers le glacis entre les grillages entourant jardins et cabanons, pour en rejoindre une autre qui, elle, est perpendiculaire et semble faire le tour du fort en longeant un profond fossé où ont poussé des arbres. Les remparts apparaissent de l'autre côté par des trouées dans la verdure et sont eux-mêmes couronnés d'une épaisse végétation. Ils suivent ce chemin de ronde extérieur, toujours bordé de clôtures. Ils traversent un véritable petit bois, saules, frênes, pousses de platanes, et passent entre des haies de rosiers grimpants, une profusion de lierre, des lilas à

peine fanés, et encore des roses, des grappes de roses-pompons. « C'est comme à Bagatelle », dit Anaïk. « Le jardin ouvrier, philosophe François, c'est peut-être une certaine idée du bonheur ? » Derrière eux, les hautes tours des Courtilières dominant tout. Il est dix heures, il n'y a personne. (pp.207-208)

## Lieux de prières

**Qu'Allah bénisse la France** | *Abd al Malik*

Albin Michel, 2004, 206 p.

- L'imam arrivait le premier à la mosquée. Toujours impeccable, la bonne trentaine, de taille moyenne, il arborait une légère barbe poivre et sel et son regard cerné de fatigue dégageait puissance et sérénité. Il était originaire de la ville de Fès au Maroc et son français était trébuchant, mais il le comprenait très bien. Le fait qu'il soit étranger et qu'il ne saisisse pas toujours la façon de raisonner des jeunes des cités ne me dérangeait absolument pas. Plus tard, j'en viendrai à douter de sa capacité à nous guider dans ce monde qui lui était encore plus étranger qu'à nous. Mais pour l'heure, cette touche d'exotisme concrétisait pour moi l'universalité et la diversité qui caractérisent l'islam. Après avoir ouvert la porte de l'appartement-mosquée, il revenait s'installer dans son bureau dont il laissait la porte entrebâillée pour y lire le Coran ou un autre texte de la tradition.

La plupart du temps, j'étais le troisième à me déchausser, à fouler les tapis orientaux et à faire les deux rakaat (prosternations rituelles) de rigueur lorsqu'on entre dans une mosquée. Outre l'imam, le vieux hadj Byoud était en général déjà là. Chaque matin il suivait un rituel immuable : il ouvrait les fenêtres, tirait les rideaux et aéraït les pièces, toujours dans le même ordre. Je m'asseyais ensuite près du radiateur, sous la fenêtre donnant sur la rue de Périgueux, et lisais le Coran en attendant l'adhan, l'appel à la prière. La petite mosquée était loin d'être remplie lorsque, après avoir accompli deux rakaat, l'imam prononçait le takbir : Allah ou akbar, « Dieu est le plus grand ». Ainsi s'ouvrait la prière du subh (prière obligatoire du matin). Nous étions tous très concentrés, jusqu'au Salam oua likoum final, « Que la paix soit sur vous ». Et la paix était sur nous : assis les mains posées sur le genoux, nos têtes se tournaient de la droite vers la gauche, et chacun rentrait chez soi, la lumière aux lèvres. (pp. 90-91)

## Maliens, ici et là-bas

**Madame Bâ** | *Erik Orsenna*

LGF, collection Le Livre de poche, 2005, 502 p.

*Pour retrouver son petit-fils préféré qui a disparu en France, avalé par l'ogre du football, Madame Bâ Marguerite, née en 1947 au Mali, sur les bords du fleuve Sénégal, présente une demande de visa. Une à une, elle répond scrupuleusement à toutes les questions posées par le formulaire officiel 13-0021. (Présentation de l'éditeur)*

*(Présentation de l'éditeur)*

- Monsieur le Président de la République française des armes, des lois et des aéroports, j'ai, par la présente, le très respectueux et obéissant honneur de timidement mais résolument contester vraiment la décision de votre dame Consule Générale adjointe de Bamako, Mme (non mariée) Gabrielle Lançon, qui, par une signature tarabiscotée, en date du 17 septembre 2000, a refusé ma demande (urgente) de visa.

Je sais bien que j'aurais dû plutôt saisir la commission instituée par le décret n° 2000-1093 du 10 septembre 2000 et qu'aux termes de l'article premier de ce décret, cette saisine est « un préalable obligatoire à l'exercice d'un recours contentieux, à peine d'irrecevabilité de ce dernier ».

Je sais bien. Mais le temps presse. Mon petit-fils a besoin, un besoin vital, de moi. Je dois le rejoindre en France, sans tarder. D'où mon appel direct à vous.

Oh, oh, s'étonnera forcément, pressentant l'embrouille, le conseiller chargé, en votre palais, d'ouvrir à votre place le volumineux courrier qui vous est adressé.

Oh, oh, comment une banale Africaine, institutrice, région de Kayes (Mali du Nord-Ouest), a-t-elle aussi précise connaissance de notre jungle juridique ?

À cette interrogation légitime, je répondrai par les nom et qualité de mon conseil, le jeune et timide mais si savant Me Benoît Fabiani, avocat voyageur inscrit aux deux barreaux de Paris et Bamako. C'est lui, Blanc cent pour cent comme vous, le porte-parole de ma vérité. [...]

Je, soussignée Marguerite Bâ, suis, Monsieur le président de la République française, seule responsable du recours gracieux qui va suivre.

Depuis un mois, ce document précieux ne me quitte pas. Je le porte contre moi comme la lettre d'un amoureux secret. Ou je le brandis devant mes yeux pour qu'ils l'apprennent par cœur, encore et toujours, le gravent dans ma mémoire. La nuit, il accompagne toutes mes visions. Si je rêve qu'un bateau blanc vient me chercher, le formulaire 13-0021 volette autour de moi comme une tourterelle annonciatrice de bonne nouvelle. Et si je vois mon petit-fils allongé dans un dans un hôpital, le formulaire l'évente ainsi qu'une palme bienveillante. [...]

Je le respecte, cet imprimé, je vous le jure, je le vénère, autant que mon livret de famille. Je sais trop ce qu'il représente : la clé d'entrée dans votre beau pays, celui de Molière, Victor Hugo et Charles de Gaulle.

(pp. 16-17)

*Des années plus tôt, à Bamako : les enfants de Madame Bâ rêvent de France... Pour briser leur imagerie naïve, leur mère provoque une rencontre...*

■ Préparez-vous, mes enfants. Nous allons voir votre héros.

Je rassemblai mon troupeau et le poussai sans ménagement vers la demeure du beau Djibril, arrivé récemment de France, lunettes Ray-Ban sur le nez, tennis Adidas, tee-shirt Nike. Selon sa bonne habitude, il paraît et pérorait au milieu d'une cour nombreuse et fascinée. La BMW de mon frère, par-ci. Les boîtes de nuit avec les actrices, par-là. Et les mille francs qu'on gagne rien qu'en claquant les doigts. Et le collègue qu'on peut suivre un jour sur trois...

Djibril, viens ici !

Il redressa la tête, l'air mauvais. Qui donc prenait le risque de parler sur ce ton au roi, à l'incarnation même de la réussite internationale ? Me reconnaissant entourée de ma smala, il perdit d'un coup sa morgue et plusieurs centimètres. On aurait dit que ses jambes, prolongées des fameuses Adidas tant convoitées par toute la jeunesse de Bamako, à commencer par mes crétins d'enfants, s'enfonçaient dans le sable comme dans le plus tendre des sables mouvants.

Djibril, maintenant tu vas me dire la vérité.

Oui, madame Bâ.

Où vis-tu ?

À Montreuil, dans le 93, le haut Montreuil, quartier Saint-Antoine, rue des Néfliers.

Combien y a-t-il de lits dans ta chambre ?

Sept.

Que fais-tu toute la journée ?

J'attends...

Il parlait de plus en plus bas. Il tremblait. De la morve verte lui coulait des narines, comme s'il était retombé dans sa très petite enfance. Je ne le lâchais pas des yeux. Jamais personne n'avait résisté au regard inquisiteur de Mme Bâ. Personne au monde n'avait jamais osé, sous la lumière implacable de ce regard, tricher, si peu que ce soit, avec la vérité. Personne, sauf un Peul trop beau, s'il faut être franche. Mais ceci était une autre histoire, réservée aux adultes. (pp. 230-231)

*Madame Bâ se voit proposer par un haut délégué une mission au sein de la Haute Délégation Franco-Malienne pour le co-développement. Depuis Bamako, elle rejoindra Kayes, sa ville d'origine.*

- Le Haut Délégué du co-développement, saisi, semblait-il, par une émotion profonde, m'avait pris les mains et les secouait, les secouait. Peut-être, mine de rien, vérifiait-il leur capacité à travailler ? Il faut se méfier des Blancs : leur sympathie pour nous, même sincère, n'est jamais incompatible avec le souci de les utiliser au mieux.

... Et puis vous êtes de Kayes, la capitale de l'immigration malienne en France. C'est là qu'il faut aller combattre. Ça vous dirait de revenir chez vous ?

On peut l'envisager.

Je tentais de demeurer froide : avec un Blanc, tout enthousiasme par trop visible se paie comptant, mais cette perspective m'enflammait le cœur. Il avait bien fallu vivre à Bamako, après le décès de Balewell\*, mais revoir le soleil se lever sur le cher Sénégal\*\*, reprendre contact avec notre protecteur tutélaire, le crocodile, le saluer, lui demander quelques conseils secrets sur ma vie personnelle, retrouver le souvenir de ma mère assiégée par la foule des « qui suis-je ? », revenir à Felou pour donner à mon père des nouvelles fraîches de sa chute d'eau et de la manière dont ses successeurs s'occupaient de ses turbines bien aimées... Toutes raisons, soudain impérieuses, pour quitter au plus vite cette capitale impersonnelle et organiser le retour vers le berceau de notre famille. D'ailleurs, n'était-il pas grand temps pour mes enfants de renouer avec la terre et le fleuve de leurs ancêtres ? Comment s'étonner que des êtres sans racines soient balayés par le vent ?

- Voilà, reprit le Haut Délégué. Il avait respecté ma rêverie. Un respect rare chez ceux de sa race. Je pars dans un mois. J'ai besoin d'une assistante qui m'ouvre les portes du pays Soninké et qui partage notre combat. Réfléchissez. Pas trop longtemps. (pp. 245-246)

\* mari de Madame Bâ

\*\* le fleuve

*Dans la vie et l'œuvre d'Erik Orsenna, né en 1947, l'Afrique tient une place fondamentale : voyageant sur ce continent depuis plus de quarante ans, l'écrivain exprime ainsi sa passion : « En Europe, j'ai l'impression d'être découpé. En Afrique, j'ai l'impression de me réunir ». Sensible à la question de l'immigration, il la qualifie de « douloureuse réalité » et lui donne droit de cité dans son œuvre.*

*Erik Orsenna a reçu le prix Goncourt en 1988 pour L'exposition coloniale. Depuis 1998, il est membre de l'Académie française.*

# Quartiers Nord de Marseille

## **Méchamment berbère** | *Mina Sif*

J'ai lu, 1997, 184 p. (ouvrage épuisé)

*Mina Sif retrace dans son premier roman la vie d'une famille marocaine au cours des années 70 à Marseille, dans le vieux quartier de migrants, celui de la "porte d'Aix" (ou quartier Belsunce). Elle témoigne de la solidarité des habitants, qui souhaitent s'installer durablement dans ce quartier. Malgré l'opposition des habitants, le quartier est reconstruit. Ils devront à nouveau s'exiler, cette fois-ci vers les quartiers nord.*

- Débarquées ensemble avec le Vieux dans le Marseille du début des années soixante-dix, nous avons trouvé à loger tous les six dans un hôtel de la rue des Petites-Maries. Chez Melha, une Algérienne rangée des trottoirs. La rue des Petites-Maries n'était qu'un boyau informe et puant l'égoût. A l'autre bout on se rencontrait avec la rue des Dominicaines, le fameux triangle des dealers, des putes africaines le cul accoudé au devant des bagnoles et les bras couturés de profondes entailles au cutter. Sans compter les faux talebs\* en djellaba, assis sur une pile de cartons, qui proposaient à la demande un talisman, un sachet d'encens ou un gramme de poudre. L'hôtel n'était que le lieu de passage de la pègre miteuse. Des Maghrébins, la figure balafree, qui garaient des filles sur le trottoir et marchandaient tant bien que mal la drogue et parfois le contenu des sacs à main fauchés dans la journée. (p. 67)

\* hommes qui prêchent dans les mosquées, et plus communément marabout.

*L'auteure, née en 1965 en Corse, vit à Marseille, et s'y consacre à l'écriture.*